

David Bernard

Le sexe et l'existence *

Quelques minutes après son discours d'investiture, Donald Trump annonçait : « À compter d'aujourd'hui, la politique officielle des États-Unis est qu'il y a deux genres, homme et femme. » Quelques semaines plus tard, il signera un décret conduisant à renvoyer de l'armée, « d'un trait de plume » dira-t-il, toute personne transgenre, soit 15 000 personnes. Soulignons ici l'expression : « d'un trait de plume », disant bien qu'il s'agira aussi de rayer des ensembles et des listes. « Nous allons débarrasser notre armée de l'idéologie transgenre », ajoutait-il, « les sexes ne sont pas modifiables et sont ancrés dans une réalité fondamentale et incontestable ». Courant tout juste derrière, le petit soulier Zuckerberg indiquait quant à lui mettre fin pour son groupe Meta, aux États-Unis, au programme de *fact-checking*, lancé en 2016 pour lutter contre la désinformation. Sur chacune de ses plateformes, Facebook, Instagram et WhatsApp, il sera désormais autorisé de qualifier des personnes de « malades mentaux » ou d'« anomalies » en raison de leur homosexualité ou de leur transidentité. « Une grande partie de notre société », dira-t-il, « est devenue castrée en quelque sorte, émasculée ». Aussi serait-il temps selon lui, et tant d'autres de l'extrême droite américaine, de faire retour à ce qu'il nomme « l'énergie masculine », idéalisant l'agressivité et la performance, à distinguer de l'énergie féminine. Énergie masculine, énergie féminine, soit deux références faussement empruntées à la philosophie chinoise, pour rétablir ce que seraient l'essence de l'homme et celle de la femme.

Je fais ce rappel pour souligner combien l'affirmation de l'existence du rapport sexuel, et notamment d'une définition essentialiste de L'homme et La femme, peut précipiter une logique ségrégative. Il y apparaîtra, si besoin était, combien l'enjeu des thèses de Lacan dans ce séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant* concerne non seulement la cure, mais

* [↑](#) Commentaire de la deuxième partie de la leçon VIII du *Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant* (Paris, Le Seuil, 2007, p. 138-144), à Paris, le 6 février 2025.

l'actualité de notre malaise dans la civilisation. Quel est cet enjeu ? Transmettre ce que l'inconscient ne cesse de révéler à la psychanalyse, et que Lacan plus tôt dans le séminaire formule ainsi : « [...] cette fonction du phallus rend désormais intenable la bipolarité sexuelle, et intenable d'une façon qui volatilise littéralement ce qu'il en est de ce qui peut s'écrire de ce rapport ¹ ». Du fait de la fonction phallique, il est impossible de répartir d'un côté ce qui serait l'essence de l'homme, permettant de fonder l'ensemble de tous les hommes, de l'autre l'essence de la femme, permettant de fonder l'ensemble de toutes les femmes, et enfin d'écrire ce qui entre ces deux ensembles constituerait le rapport sexuel, permettant « qu'à chacun il y ait sa chacune ² ».

Dans la séance du 19 mai 1971 de ce séminaire, Lacan propose alors une relecture du phallus. Il avait depuis longtemps démontré que le phallus n'était pas un objet, mais le signifiant du manque d'objet, avec tout ce que cela emportait comme conséquences en cascade. Il franchira ici un pas de plus. Le phallus sera cette fois défini comme une fonction logique, laquelle sera une fonction de jouissance, et qui de nouveau renversera tous les préjugés. Il est en effet d'ordinaire reproché à la psychanalyse, à juste titre si c'était vrai, de continuer de faire du phallus l'opérateur de cette bipolarité essentialisant les hommes et les femmes. Loin d'un tel binarisme, Lacan va démontrer que le phallus, en tant que fonction logique, y objecte au contraire, rendant impossible toute essentialisation de l'être... sexué. Voilà qui l'ouvrira à une logique de la sexuation, dont les conséquences cliniques et éthiques, tant sur le plan de la cure que sur celui du lien social, seront multiples.

Dans cette leçon du séminaire, il énonce d'abord la raison première de cette impossible essentialisation de l'être, chez le parlant : il n'y a pas de « métalangage ³ ». Il n'y a pas de métalangage au sens où il n'y a pas de langage qui permettrait d'atteindre le mot de la fin, et de fonder l'essence de l'être, des identités comme vraies. Il n'y a pas, n'en déplaise à Zuckerberg, de Meta. Pas rien en effet, que ce nom de Meta, dans lequel résonne la passion furieuse de s'affranchir de la dépendance du langage. Le langage, dira Lacan, ne peut être « méta ⁴ ». Qu'il n'y ait pas de métalangage veut dire qu'il n'y a pas de possibilité de dire le vrai sur le vrai. Dire le vrai sur

1. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 67.

2. [↑](#) *Ibid.*, p. 74.

3. [↑](#) *Ibid.*, p. 135. Cf. aussi sur ce point J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 12.

4. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire*, op. cit., p. 12.

le vrai nécessiterait d'une part de prendre le langage comme un objet, d'autre part de le commenter à partir d'un « métalangage ⁵ ». Il serait alors possible d'assurer à quelle réalité renverrait tel ou tel signifiant. Seulement, pour définir à quelle réalité renvoie un signifiant, nous devons en passer par d'autres signifiants. Dès lors, ladite vérité, bien loin de pouvoir se fixer sur une réalité, dérivera toujours d'un signifiant vers un autre signifiant. Il en résulte que la vérité, du fait du langage, ne pourra jamais trouver sa garantie dans la réalité et qu'elle sera toujours renvoyée à des « structures de fiction ⁶ ». « La vérité se fonde de ce qu'elle parle, écrira Lacan, et qu'elle n'a pas d'autre moyen pour ce faire ⁷ ». Conséquence : bien loin d'une logique binaire qui essentialiserait l'homme et la femme, le langage est ce qui leur donnera statut d'« êtres de fiction ⁸ », semblants d'hommes et semblants de femme.

Lacan reconnaîtra alors à la logique d'avoir su faire apparaître l'impossibilité de ce métalangage, et sa conséquence en rebond : le réel du non-rapport sexuel. Telle est la raison pour laquelle il passera par cette voie de la logique pour continuer de questionner le réel du non-rapport sexuel et son articulation au phallus. « Le réel [...] s'affirme dans les impasses de la logique ⁹ », dira-t-il. L'interrogation logicienne du langage constitue le « modèle [...] de ce que livre l'exploration de l'inconscient ¹⁰ ».

Pour faire cette exploration logique du réel, Lacan en appelle d'abord ici à Aristote et à ses syllogismes, plus précisément le syllogisme de *darii*. Le syllogisme de *darii* comprend trois propositions : une majeure, une mineure et une conclusion. Exemple : « Tout A est B, or C est A, donc C est B. » On pourra dire : « Tout homme est bon [...] Quelques animaux sont des hommes. [...] Quelques animaux sont donc bons ¹¹. » Du commentaire qu'en fait Lacan, je retiens ici juste une remarque, majeure. Il souligne que, dans la première proposition : « Tout homme est bon », l'homme est de l'universel. Seulement, dire qu'il est de l'universel, est dire qu'il n'est que du registre du possible, soit qu'il n'a aucunement besoin de l'existence.

5. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant, op. cit.*, p. 135.

6. ↑ J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 808.

7. ↑ J. Lacan, « La science et la vérité », dans *Écrits, op. cit.*, p. 868.

8. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant, op. cit.*, p. 132.

9. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire, op. cit.*, p. 41.

10. ↑ *Ibid.*, p. 42.

11. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant, op. cit.*, p. 136.

« L'homme de *Tout homme* » n'a pour support qu'un « statut symbolique ¹² ». Une première distinction apparaît ici entre essence et existence. Ce qui s'énonce comme l'homme, le *Touthomme*, n'est que possible, et donc n'existe pas.

Il s'agit d'un point capital. L'erreur, écrira-t-il ailleurs, serait en effet de « confondre l'essence et l'existence ¹³ ». L'erreur serait de penser que le tous, qui constitue un ensemble, conduit à l'existence de chacun de ses membres. Il n'en est rien. « Il n'y a de statut du *tous*, à savoir de l'universel, qu'au niveau du possible ¹⁴ », insiste Lacan. L'enjeu va donc être à présent de distinguer l'universel, le *pour tous*, de l'existence. Aussi Lacan va-t-il opposer au tous, le quelque. Pour cela, il va s'appuyer sur ce qui dans l'histoire de la logique a constitué un pas de plus, qui est dû au « progrès de la mathématique ¹⁵ », laquelle va lui permettre de remplacer les propositions des syllogismes d'Aristote par le principe « fonction et argument ¹⁶ ». Au XIX^e siècle ¹⁷, s'est en effet produite la tentative d'appliquer la logique au signifiant mathématique. Des propositions logiques, nous sommes alors passés, notamment à l'appui des travaux de De Morgan et Boole, aux formules des quantificateurs. Lacan préférera quant à lui le terme de « quanteurs ¹⁸ ». Il les nommera encore des « prosdiorismes ¹⁹ », dont il donne à la page 139 ces deux exemples : le tout et le quelque.

Le tout désignera l'universel et s'écrira d'une lettre : un « grand A renversé ». Accordé à une inconnue, il dira : pour tout x . Adjoint à une fonction, il dira : pour tout x , $f(x)$. Plus encore, il dira : pour tout x , il sera vrai que $f(x)$. Telle sera la proposition affirmative dite universelle, limitée donc au registre du possible. De là, Lacan va pouvoir préciser ce qu'est l'essence. L'essence n'est autre que cette proposition affirmative universelle. La thèse, énoncée plus avant dans le séminaire, est explicite : « L'universelle affirmative énonce une essence ²⁰. » Il faut ici souligner le terme « énonce ». Dire que l'essence est ce qu'énonce l'universelle affirmative, est

12. [↑](#) *Ibid.*, p. 136.

13. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire, op. cit.*, p. 21.

14. [↑](#) *Ibid.*, p. 45.

15. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant, op. cit.*, p. 139.

16. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire, op. cit.*, p. 100.

17. [↑](#) *Ibid.*, p. 35.

18. [↑](#) *Ibid.*

19. [↑](#) *Ibid.*, p. 44.

20. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant, op. cit.*, p. 109.

dire qu'elle est un « pur énoncé de discours ²¹ ». Lacan en donnera un exemple avec l'énoncé emprunté au logicien Pierce : « Tout trait est vertical. » La logique démontre que cet énoncé, de n'être qu'un pur énoncé, est « parfaitement compatible avec ceci qu'il n'existe aucun trait ²² ». Autrement dit, l'essence universelle n'implique pas l'existence.

À la proposition affirmative universelle, Lacan ajoute ensuite la proposition affirmative particulière, laquelle ne sera valable que pour quelques x , et pas plus. Dès lors, la particulière relèvera de l'existence, « hors l'universelle ²³ ». L'usage de la lettre E, elle aussi inversée, viendra écrire « Il existe ²⁴ ». Dire : Il existe un x tel que f de x , dira que quelques x existent, pas plus, qui satisferont à la fonction. Par ailleurs, relevons qu'il y aura dans ces propositions deux x : un dans la partie gauche de la formule, un dans la partie droite. Le x de « Pour tout x » ou de « Il existe un x » sera nommé « l'inconnu ²⁵ », tandis que le x de la fonction de x sera nommé « variable ²⁶ ». Enfin, à ces propositions, Lacan ajoutera la possibilité de la négation. Il sera possible de mettre la petite barre de la négation soit sur le quanteur, le tout ou le quelque, soit sur la fonction. Au terme, il y aura donc les propositions universelles centrées sur le tous, les propositions particulières centrées sur le quelque ou l'existence, et « à l'intérieur de chacune, les affirmatives et les négatives ²⁷ ». Quatre propositions ²⁸ au total.

Après la référence aux syllogismes d'Aristote, puis l'ajout des quanteurs, Lacan peut passer à ce qu'il nomme sa « troisième étape ²⁹ ». À cette troisième étape, il propose désormais de donner un nom à cette fonction : Φx , « comme par hasard ³⁰ », ajoute-t-il. Qu'est-ce à dire ? Premièrement, la psychanalyse aura découvert, *via* l'inconscient, la place centrale du phallus dans la clinique, notamment dans la clinique de l'acte sexuel avec l'angoisse de castration. Autrement dit, la psychanalyse découvre que « ce rapport ne va pas sans tiers terme, lequel est à proprement parler le

21. [↑](#) *Ibid.*

22. [↑](#) *Ibid.*

23. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire, op. cit.*, p. 105.

24. [↑](#) *Ibid.*, p. 45.

25. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant, op. cit.*, p. 139.

26. [↑](#) *Ibid.*

27. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire, op. cit.*, p. 44.

28. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant, op. cit.*, p. 69.

29. [↑](#) *Ibid.*, p. 140.

30. [↑](#) *Ibid.*, p. 141.

phallus³¹ ». Or la fonction du tiers est quelque chose de connu, et de très fantasmé. Ce qui fait tiers est souvent pensé comme ce qui justement devrait permettre de relier deux choses entre elles, c'est-à-dire occuperait une position de médiateur, de *medium*. « Justement, il y a un tiers terme, c'est pour ça qu'il doit y avoir un rapport³². »

Qu'est-ce donc que le *medium* ? Étymologiquement, cela vient du latin *medium* (*media* au pluriel) qui signifie le centre, le milieu, voire le moyen terme. En tant que tiers, le *medium* permettrait ainsi d'accéder au Un, ou au Tout, de l'harmonie. Il permettrait que se rejoignent enfin les deux bouts, ou que le « triangle fondamental³³ » se referme. Il y aurait L'homme, il y aurait La femme, et il y aurait le phallus qui permettrait qu'ils fassent rapport. Tout l'enjeu, pour Lacan, va être alors de nous sortir de cette fantasmatisation du tiers en tant que *medium*. Aussi reprend-il l'énoncé des trois termes, mais en les situant à partir de l'effet du langage. Il y a non pas L'homme, mais *ce qu'on appelle* l'homme, et dont on ne sait pas ce que c'est. Il y a non pas La femme, mais *ce qu'on appelle* la femme, et dont on ne sait pas non plus ce que c'est. Aussi l'un et l'autre, loin de toute bipolarité, seront-ils désignés non pas par x et y, mais par la même lettre, désignant en mathématique l'inconnu. Enfin, il y a le phallus, qui est un tiers terme, mais qui justement ne sera pas un *medium*. « Il y a quelque chose d'inconnu qui est là, l'homme, [...] il y a quelque chose d'inconnu qui est là, la femme, et [...] le tiers terme [...] très précisément caractérisé par ceci, c'est que, justement, il n'est pas un *medium*³⁴. »

Le phallus est donc bien un tiers terme, mais qui, loin d'unir l'homme et la femme, fait « intrusion³⁵ » et les sépare. Si on relie le phallus « à l'un des deux termes, le terme de l'homme par exemple, on peut être certain qu'il ne communiquera pas avec l'autre, et inversement. C'est spécifiquement ce qui est la caractéristique du tiers terme³⁶ ». Dire que le phallus est le tiers terme, est dire que dans le triangle fondamental chacun aura rapport avec le phallus, et seulement avec le phallus, non avec l'Autre. En cela, le phallus apparaît bien comme le signifiant de la différence sexuelle. Pour autant, soulignons ici aussi le renversement qu'opère Lacan. D'ordinaire, le phallus est présenté comme le signifiant de la différence sexuelle, en un sens essentialisant, pouvant répartir d'un côté tous les hommes,

31. [↑](#) *Ibid.*, p. 142.

32. [↑](#) *Ibid.*

33. [↑](#) *Ibid.*, p. 143.

34. [↑](#) *Ibid.*, p. 142.

35. [↑](#) *Ibid.*, p. 67.

36. [↑](#) *Ibid.*, p. 142.

possesseurs du phallus, et de l'autre côté toutes les femmes, si désolées de ne pas l'avoir. Autrement dit, « tout homme est phallique, toute femme ne l'est pas. » Ce n'était là pour la psychanalyse, dit Lacan, que « les premiers pas ridicules de la structure du semblant [...] ce qui est à établir, est bien autre chose ³⁷ ».

Premièrement, ai-je indiqué, Lacan propose ici un renversement de l'abord du phallus, qui nous sort de notre binarisme imaginaire habituel. Le phallus est certes le signifiant de la différence sexuelle, mais non pas en tant qu'attribut universalisant, fondant deux essences. Il est le signifiant de la différence en tant que, séparant les partenaires, il fonde la structure du sexe comme duelle. Il y a deux sexes, non pas au sens de deux essences, mais parce que séparés. Le réel du sexe, dit Lacan, est « le duel, le nombre *deux*. Quoi qu'on en pense, il n'y en a que deux, les hommes, les femmes. On s'obstine à y ajouter les Auvergnats. C'est une erreur. Au niveau du réel, il n'y a pas d'Auvergnats. Ce dont il s'agit quand il s'agit de sexe, c'est de l'autre sexe, même quand on lui préfère le même ³⁸ ». Je souligne : du fait du phallus, il n'y a que deux sexes, non pas en un sens essentialisant, platement binaire. Il n'y a que deux sexes au sens où un sujet aura toujours affaire à l'Autre sexe, impossible à rejoindre. L'Autre n'est pas celui qui nous seconde, mais celui qui nous est inconnu, x , « absolument étranger ³⁹ », « hétéros ⁴⁰ », dira Lacan.

Telle est la différence du sexe, relue par lui à partir du réel, du langage et de la logique. Je souligne le passage et le renversement qu'elle constitue. D'une différence ségrégative située sur le plan imaginaire, séparant deux identités, pourquoi pas deux camps, aussi clos et fermés qu'y conduit toujours, remarque ici Lacan, l'idéal du Tout, nous passons à une différence située à partir du réel, effet du symbolique, et qui affecte chacun·e. L'écriture du mathème Φx situera la raison de ce passage désignant la fonction, au sens logique, de la jouissance phallique. À distinguer de ϕ qui, lui, désigne le phallus imaginaire, « le phallus là où l'on s'imagine qu'il est, le petit pipi ⁴¹ », Φx désigne « ce que produit la relation du signifiant à la jouissance ⁴² ». Nous savons ce que produit la relation du signifiant à la jouissance : un trou, une perte. À reporter cet effet de perte, réel, dans

37. [↑](#) *Ibid.*

38. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire, op. cit.*, p. 155.

39. [↑](#) *Ibid.*, p. 99.

40. [↑](#) *Ibid.*, p. 104.

41. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant, op. cit.*, p. 84.

42. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire, op. cit.*, p. 32.

le champ du symbolique, nous en revenons à cet impossible : il n'y a pas d'essence masculine ou féminine. Telle est la raison pour laquelle, tant pour les hommes que pour les femmes, Lacan écrit Φx . Il soulignera en effet que précisément, il n'a pas écrit x pour les uns et y pour les autres, autrement dit « le signifiant-homme comme distinct du signifiant-femme ⁴³ », « parce que c'est justement là la question – c'est comment on se distingue ⁴⁴ ». En lieu et place de ce trou dans le signifiant, il écrit donc, tant pour les hommes que pour les femmes, x , laquelle lettre désigne ce qu'il nomme une « variable apparente ⁴⁵ ». Apparente, dès lors que dans les deux cas il y aura articulation au Φ . Mais variable quand même dans la façon de s'y rapporter.

Il s'en déduit deux remarques. Premièrement, à l'identité sexuelle, Lacan oppose l'identité sexuée. Plus précisément, à l'essence d'un genre, il oppose l'existence sexuée, c'est-à-dire divisée, affectée par le réel du sexe que désigne Φx . À l'essence s'oppose ainsi l'existence, les deux étant à distinguer. « Ce qui n'existe qu'à n'être pas ⁴⁶ », dira Lacan. Il précisera : « Exister, ce n'est pas être, c'est dépendre de l'Autre ⁴⁷. » « Un signifiant, ça peut être chacun de vous, précisément au niveau mince où vous existez comme sexués ⁴⁸. »

De cette différence entre essence et existence, Gilles Deleuze donna à sa façon un bel écho dans son cours, paru il y a peu, sur Spinoza. Il commentait alors un texte de Paul Claudel, intitulé *L'œil écoute*, consacré notamment aux peintures de Rembrandt et de Vermeer. La peinture hollandaise, nous dit-il, a pris conscience à un moment de son histoire que l'œuvre ne devait pas se rapporter à l'essence des choses, mais à l'accident. Il s'agissait de s'arrêter désormais non plus à la belle forme, poursuit-il, mais au « petit accident ⁴⁹ », « le petit truc qui déraille, le petit truc qui penche ⁵⁰ », « la manière dont un verre est un peu en déséquilibre, dont une nappe a un pli qui indique qu'elle a été froissée, dont un fruit est en train de mûrir ⁵¹ ». Paul Claudel écrit pour exemple : « Il y a un arrière-plan stable et immobile et sur le devant toutes sortes d'objets en état de

43. [↑](#) *Ibid.*

44. [↑](#) *Ibid.*

45. [↑](#) *Ibid.*, p. 32.

46. [↑](#) *Ibid.*, p. 135.

47. [↑](#) *Ibid.*, p. 105.

48. [↑](#) *Ibid.*, p. 32.

49. [↑](#) G. Deleuze, *Sur Spinoza*, Paris, Éditions de Minuit, 2024, p. 183.

50. [↑](#) *Ibid.*, p. 184.

51. [↑](#) *Ibid.*, p. 183.

déséquilibre. On dirait qu'ils vont tomber. C'est une serviette ou un tapis en train de se défaire, une gaine de couteau qui se détache, une miché de pain qui se divise ⁵² [...]. »

Quel thème subtil que celui du déséquilibre, de ce qui s'apprête à tomber, si juste pour dire ce que Lacan démontrera par d'autres voies : non seulement la distinction de l'existence et de l'essence, mais la façon dont l'existence, d'être dépendante du signifiant, sera l'effet de la chute... d'un objet, dont la division du sujet sera le signe. Pas d'essence du sexe, donc, mais des êtres sexués, au sens de divisés, déséquilibrés, au bord toujours d'une re-chute. De ce qui précède, il se déduit par ailleurs que la différence des sexes sera également à situer à partir du rapport de chacun·e à cette fonction Φ qui affecte les parlants. L'important ne sera pas de proposer un questionnement du rapport sexuel, mais un « questionnement du phallus ⁵³ ». Il n'y a pas de rapport sexuel, mais il y a un rapport au sexe, soit au réel du sexe, Φ .

Aussi Lacan en vient-il, à partir de ses quatre propositions logiques, à commenter ce qu'il en est pour un sujet se situant côté homme, puis un sujet se situant côté femme. Je m'arrête à ce qu'il dit de l'homme. Là où était fantasmée l'essence du *touthomme* phallique, Lacan oppose : « Quelque homme l'est ⁵⁴. » Qu'est-ce à dire ? « Il y a les plus grands doutes, insiste-t-il, à porter sur le fait que le *tout homme* existe ⁵⁵. » Nous retrouvons ici la distinction entre l'essence, c'est-à-dire le tous, et l'existence, c'est-à-dire le quelque. Désormais, Lacan peut interroger l'articulation entre les deux, et souligner son effet de division sur le sujet. J'ai indiqué plus haut qu'il ne pouvait y avoir d'essence, d'universel, de tout homme que sur le plan du possible, soit du symbolique, du signifiant. Il en résulte la conséquence logique suivante : quelque homme ne l'est, phallique, « qu'à partir de ceci, que ce n'est pas en tant que particulier qu'il l'est ⁵⁶ ». Autrement dit, l'homme ne peut être phallique, plus précisément fonction phallique, qu'au « titre de *touthomme*, c'est à dire d'un signifiant, rien de plus ⁵⁷ ». Rien de plus, donc. Voilà ce qui ne cessera alors de diviser lesdits hommes, voués toujours à retomber sur l'écart entre ce qu'ils sont dans leur existence et l'essence symbolique du *touthomme*. Outre l'angoisse, un autre affect pour

52. [↑](#) *Ibid.*

53. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 69.

54. [↑](#) *Ibid.*, p. 142.

55. [↑](#) *Ibid.*

56. [↑](#) *Ibid.*

57. [↑](#) *Ibid.*

Lacan en sera le signe : l'« embarras ⁵⁸ ». Que faire en effet de ce dont ils sont le porteur au titre du phallus, quand le phallus est justement ce qui fait obstacle au rapport sexuel ? « Mâle à ne savoir qu'en faire ⁵⁹ », équivoquait Lacan. L'homme « se sait naître que semblant de pouvoir ⁶⁰ ».

58. [↑](#) J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 17 décembre 1974.

59. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 67.

60. [↑](#) J. Lacan, *R.S.I.*, *op. cit.*, leçon du 11 mars 1975.